



**PATRICK GODINEAU**

**LA POSSIBILITÉ  
D'UN ANGE**

Patrick Godineau

La Possibilité d'un ange

© Patrick Godineau, 2024

ISBN numérique : 979-10-325-0215-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nous abritons un ange que nous choquons sans cesse.

Nous devons être les gardiens de cet ange.

Jean Cocteau

## *1 - L'espoir secret*

LUNDI 25 JUIN 2001 – LA NUIT

Jean-Paul Vitriol, c'est votre tour !

Je m'étais réveillé en sursaut en pleine nuit sur cette injonction rêvée qui m'était adressée. Je ne savais pas si c'était vraiment mon tour, mais l'annonce réelle de suppression d'emplois était imminente et me tourmentait.

Il faut que je vous dise : je n'ai jamais été habitué à m'inquiéter. J'ai toujours mené ma petite vie de solitaire tranquillement.

On dit qu'il n'y a pas de vie sans risque, sans mise à l'épreuve. Certes, mais je n'avais jamais cru que ce genre d'épreuve pourrait m'arriver. J'acceptais mal l'idée de mener une autre existence. Ma vie m'avait semblé jusqu'à cet instant comme un chemin droit et sans faille.

C'était idiot : j'approchais déjà de la cinquantaine et c'était comme si ma mort physique était proche. Alors je me remémorais les événements importants de mon enfance qui déterminèrent de façon irrévocable jusque-là mon destin.

J'aurais aimé pourtant vous passer sous silence cette période de ma vie qui semble encore si hallucinatoire. Mon père, grand reporter, était décédé à la suite de graves blessures occasionnées lors d'une altercation pendant la guerre d'Algérie. Guerre d'Algérie ne signifiait rien pour moi à cette époque, même le mot guerre. Et le sentiment de la mort était vécu comme le sentiment de l'absence, d'une absence infinie. Pour dire : quand je voyais des vélos, des voitures, des bus, des trains, des avions, j'étais persuadé qu'ils assuraient ensemble la régulation des trajets jusqu'à l'ennemi. Un mouvement qui tournait sans pouvoir s'arrêter, parce que je ne voyais pas le sens du voyage et son terme. D'ailleurs j'avais horriblement peur des gares. J'étais toujours sur mes gardes. Les gares signifiaient beaucoup plus qu'un départ, une déportation. Chaque voyage fonctionnait comme un compte à rebours. Ma mère me rassurait : On arrivera dans deux heures. On arrivera dans une heure. Tu vois, Jean-Paul, on est revenu à la maison. Papa, lui, n'était pas revenu. On regagnait le logis familial, là où une fenêtre s'ouvre sur la nuit qui couvre les maux et aussi les mots.

Des mots, j'en avais plein la tête, des Pourquoi dit-on partir en guerre et jamais en paix ? Pourtant si, Partir en paix, je l'avais entendu lorsque mon père fut mis en terre. À croire que la paix n'était possible que dans le ventre silencieux de la terre.

Ma vie commença donc comme un rêve éveillé. Fils unique, je n'ai manqué de rien. Mais peut-on dire qu'on ne manque de rien quand on n'a jamais connu son père. Par reconnaissance les anciens collègues de mon père avaient promis à ma mère de me prendre dans leur journal quand l'heure serait arrivée. Dès lors mon avenir était assuré et il suffisait juste de faire l'effort d'acquérir les bonnes compétences pour être à la hauteur du poste. Quand toute la pensée est conditionnée par l'adoration d'un père héroïque et idéalisé, rien ne semble impossible.

Ainsi le jour venu je suis entré au journal le Figural. Très vite je fus envié par mes collègues qui, même s'ils me reconnaissaient un certain talent, ne pouvaient s'empêcher d'y voir un pistonné. J'étais donc envié.

Le journal était installé dans un vieux bâtiment haussmannien de Paris. On disait que pendant la dernière grande guerre il avait abrité un magazine fasciste. Mais on ne saurait dire ni si c'était une rumeur, ni comment le propriétaire actuel s'était procuré les lieux. Ce qu'on savait c'est qu'on fit abattre les cloisons pour créer une grande salle de rédaction au sixième étage, et qu'on y installa un ascenseur pour y accéder rapidement.

Le journal était imprimé dans les sous-sols de l'immeuble.

La plupart des journalistes étaient des hommes. Chacun avait ses habitudes et il était rare de voir deux d'entre eux attablés à la même terrasse de café le midi. D'ailleurs la plupart mangeait sur le pouce. Ceci d'ailleurs m'arrangeait, étant, vous l'aurez compris, de nature plutôt sauvage ; d'ailleurs je ne m'étais lié d'amitié avec aucun, même si leur amabilité était certaine.

MARDI 26 JUIN 2001 – VERS 7H00

J'avais pris mon lundi pour différer mon angoisse. C'était idiot mais la menace de mon licenciement était toujours présente à mon réveil ce mardi et me troublait davantage que je n'avais escompté. Même en plein travail sans ce doute affreux, j'avais affaire à d'autres affres quotidiennes. Un de mes tourments, c'était

le syndicat.

C'était Madame Lerouge qui s'occupait de rameuter les troupes. Un vrai chien de berger. Elle était assez cinglée pour vous emmerder toute la journée. Je prévoyais le pire ce jour. On était en droit de se demander pourquoi elle s'attardait sur mon cas. Cela me donnait l'impression d'être un débile mental incapable de se défendre.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au dernier niveau, celui de la rédaction. Ce qui m'attendait ce matin-là était plutôt rare pour moi qui arrivais d'habitude plus tardivement : une grande salle vide, seulement des bureaux bien alignés. Pas une âme pour troubler la clarté des néons.

J'espérais sincèrement que personne ne me dérangerait avant un certain temps. Je mis donc ma veste sur le dossier de ma chaise et entrepris de lire les derniers télex des agences de presse. Je revins m'asseoir et déjà une grande lassitude engourdisait mon esprit. Il était surtout question du Hezbollah qui avait ouvert le feu sur les avions de combat israéliens, violant l'espace aérien libanais. Jusqu'à quand ces gens enveloppés de nuages enverraient leur venin aux peuples martyrs.

— Jean-Paul, vous pouvez venir, s'exclama une voix dans mon dos.

Le directeur du service de rédaction m'appela. Je me levai, contournai les tables de travail, et je me dirigeai la boule au ventre vers le bureau de Louis Siffert. Il me fit signe de m'asseoir.

— Comme vous n'étiez pas là hier, je ne sais pas si vous connaissez la nouvelle : le professeur Nemo est décédé. L'interview que vous aviez faite, reste inédite pour beaucoup. Vous me préparez un article percutant qui vous ressemble. Vous insistez surtout sur l'éthique, l'écologie, l'identité biologique. Si cela nécessite plusieurs articles, vous me le dites. Bref, vous faites pour le mieux. Là-dessus vous avez mon feu vert.

Manifestement je n'étais plus viré. Je n'avais plus besoin d'être inquiet.

— Passons au deuxième sujet... Je suppose que vous êtes au courant de l'objet de l'espace ?

— Vous voulez parler de la météorite ?

— Je vois que vous en êtes resté à l'information de la semaine dernière. Si je vous parle maintenant, heureux de vous trouver pour une fois avant tout le monde, c'est parce que la chose a atterri dans notre pays dimanche soir.

— Je ne comprends pas ?

Je ne comprenais pas, car si le phénomène donna d'abord lieu à des informations contradictoires, des scientifiques affirmèrent qu'il s'agissait sans doute d'une météorite. Même si certaines personnes crurent voir un OVNI, (Il faut dire que c'était une période où tout le monde voyait des OVNI partout, dès qu'un phénomène lumineux n'était pas expliqué dans le ciel) on a tendance à croire quand même les scientifiques. Mais Louis Siffert m'informa que depuis ce furent les radars de Roissy qui nous informèrent d'une manière irréfutable de l'entrée dans notre ciel de cet objet qui aurait atterri dans le nord de Paris.

— Atterri ? Vous êtes sûr ? La chose serait une soucoupe volante ? Je ne vous crois pas, dis-je en riant.

— J'irais vite en besogne si j'affirmais une chose pareille.

Bulle, la secrétaire de Louis, venait d'arriver et passa devant le bureau entrouvert. Louis l'interpella pour qu'elle nous apporte deux tasses de café.

Cette pause tombait à propos. Elle me permit de reprendre souffle. Je n'ai jamais cru à cette histoire de soucoupe volante, de petits hommes verts. Cela faisait partie de fantasmes auxquels je ne prenais jamais part.

— Merci Bulle... Vous pouvez fermer la porte s'il vous plaît... Ces prochains jours vous serez notre journaliste vedette à cause de la mort de Nemo, à cause de l'OVNI (appelons-le comme cela). Pour ce dernier ce ne sera pas une mission facile. La zone apparemment est cernée par l'armée. Un seul photographe peut vous accompagner : Edmond Cariotti. Vous le connaissez et je sais que vous ne l'aimez pas. Mais vous êtes ici pour être utile, pas pour vous faire plaisir.

— Si je comprends bien, je n'ai pas le choix.

— Vous ne pouvez refuser, c'est vrai, ajouta Louis, sûr de son fait. Mais vous avez le choix des moyens et de la manière. Le but à atteindre pour un journal, ce n'est pas de rendre compte de l'actualité au sens le plus médiatique, mais que le plus de monde focalise sur le journal. L'actualité devenant VOUS et à travers VOUS le journal. C'est bien compris.

— On ne peut pas être plus clair.

— Vous acceptez donc ? s'enquit Louis qui avait dû prendre mon air pour un faux départ.

— Oui, mais que fais-je de l'article sur la guerre de Dulbi.

— J'y ai pensé. Vous deviez voir monsieur Jethro cette semaine, il me semble. Vous faites comme convenu, comme cela trois rubriques vous sont confiées. Ce sont des sujets différents, mais le lecteur doit être convaincu qu'ils appartiennent à la même actualité. À vous de l'en convaincre.

J'acquiesçai mais pouvais-je faire autrement, et sortis du bureau.

L'amertume que j'éprouvai à cet instant, devait s'effacer devant la nécessité d'étudier les dossiers sur la biologie, de me renseigner sur le pays de Dulbi et enfin devant l'acceptation de cette mission qui me semblait non seulement incroyable mais surtout impossible. Dans l'instant je n'avais pas trop envie de me tourmenter avec tout cela. Je ne me trouvais plus dans la situation du gars éjecté de la boîte telle que je l'avais crue, et c'était le principal.

MARDI 26 JUIN 2001 – VERS 9H00

Les collègues arrivaient les uns après les autres.

Ma mission était claire et précise, sans équivoque et sans alternative. Maintenant que je m'en tirais, mon idée était que j'allais encore faire des jaloux. C'était peut-être pire que d'être viré.

J'occupais un endroit stratégique dans la salle des rédacteurs. De mon bureau je pouvais embrasser toute la salle. Marie Lerouge ne me voyait pas encore, mais elle finirait par se trouver nez à nez avec moi. J'attendis donc, juste penché en avant sur ma surface de travail peu encombrée. Si j'avais pu m'enfermer dans un de mes tiroirs, je l'aurais fait. Une journée avec cette femme et vous saviez que l'adjectif emmerdeuse ne peut être que féminin. Je savais ce qu'elle dirait et j'espérais tout compte fait que cela se terminerait au plus vite.

— Merde, pourquoi ne pas nous avoir prévenus ? Le syndicat t'aide et tu fais tes petites combines derrière son dos.

Elle savait déjà. Mais c'est vrai qu'au briefing du lundi Louis Siffert avait sans

doute déjà distribué les cartes et évoqué ma mission. J'en avais les lèvres sèches. Pourquoi lui répondre que je n'en savais pas beaucoup plus qu'elle, il y a une heure ou deux. Je n'allais pas en rester là. Je décidais d'attaquer bille en tête.

— Si je ne vous ai pas prévenu, c'est peut-être que ce ne sont pas mes combines d'une part. D'autre part ai-je l'air de quelqu'un qui crie victoire ? Le vieux profite de la situation. Il est le seul dans cette baraque à savoir ce qu'il fait. Demain il me jette si je ne l'intéresse plus et c'est tout.

— Un travail comme celui-là, ça se négocie. As-tu pensé aux copains ?

Pour ne pas penser aux copains. Je n'y avais pas pensé, mais à moi non plus. Si au moins j'avais senti la menace comme un problème de fric. Mais non, je n'ai rien négocié. Le même salaire qu'hier et trois fois plus de travail. Il était difficile de trouver plus beau spécimen d'idiot.

Elle tambourinait de sa main droite sur le bureau. Autant dire que je l'agaçais. Je me demandais à quoi elle s'attendait : une justification ou bien une déclaration, voire un remords. Quelque chose comme : Après tout je n'en veux pas de ce foutu boulot ; le vieux fait rentrer les copains et on négocie. Je lui ai souri.

— Jean-Paul, tu es content de toi, demanda-t-elle d'un ton saccadé.

— Si ce n'est pas moi qui les fais ces articles, ce sera quelqu'un d'autre. Ou pire Louis laissera tomber l'hebdo et réduira le personnel à la portion congrue. C'est un scénario qu'on a déjà vu par ailleurs.

C'était tout ce que j'avais trouvé à répondre.

— Tu te crois si indispensable ?

— Si je suis si peu important, pourquoi se préoccuper autant de ma personne ?

— Aujourd'hui tu es le symbole de notre lutte.

— Tu crois vraiment en ce que tu dis ?

Pour la première fois, je la vis moins sûre d'elle. Elle s'assit sur mon bureau. Et je me disais : bon dieu, qu'elle fasse vite ce qu'elle a à faire et qu'on n'en parle plus. Pourquoi s'accrochait-elle à moi ?

— On se souvient de ton entrée dans le journal et de tes premières chroniques.